

David Brodeur

Meurtre au salon du livre



Meurtre au Salon du livre

Faites un tour sur notre site, ça ne
vous fera pas mourir :
www.soulieresediteur.com



Du même auteur

Pour les jeunes
aux Éditions Pierre Tisseyre

Bec-de-Rat, Grand Prix du livre de la Montérégie 2003
Le labyrinthe de verre, 2004

Pour les adultes
aux Éditions JCL

L'Homo detritus, 1997

Meurtre au Salon du livre

un roman de
David Brodeur
dessins : Jimmy Beaulieu



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2007
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Brodeur, David

Meurtre au Salon du livre

(Collection Chat de gouttière ; 27)

Pour les jeunes de 9 ans et plus.

ISBN 978-2-89607-062-6

I. Beaulieu, Jimmy, 1974- . II. Titre. III. Collection:
Chat de gouttière ; 27.

PS8553.R613M48 2007 jC843'.54 C2007-940831-1
PS9553.R613M48 2007

Illustration de la couverture
et illustrations intérieures :
Jimmy Beaulieu

Conception graphique de la couverture :
Annie Penrec'h

Copyright © David Brodeur, Jimmy Beaulieu et
Soulières éditeur

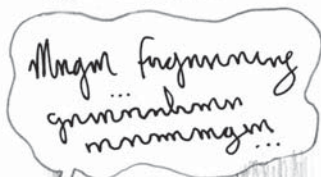
ISBN 978-2-89607-062-6 (papier)

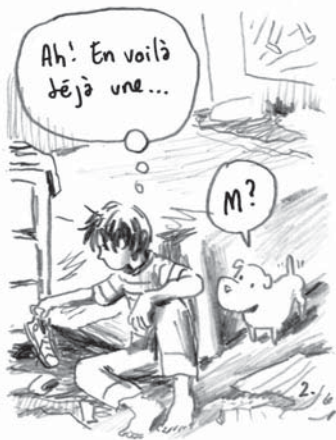
ISBN 978-2-89607-203-3 (PDF)

Tous droits réservés



À Simon







(silence.)



J'veux des crêpes!

Des crêpes?
Mais j'ai pas le
temps! Je t'en
ferai en fin de
semaine!



T'es-tu lavé les
mains avant de
manger?

Euh...
oui, p'pa!



C'est pour mon lunch, ça?

Euh...oui.



Mais p'pa! On doit avoir
un lunch froid, aujourd'hui!
On a une sortie! Je
suis super content!

Mgnh!



Ah oui? Et vous allez où?

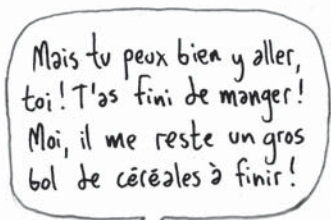
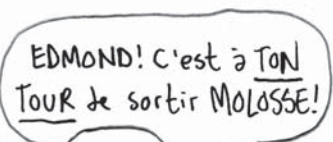
Laisse faire
mon lunch,
je vais m'en
occuper...



Bon, ben, je vais aller
prendre une douche, alors.

CRMP.
SCRNCH.
CRNCH.
KRM.





Alors? T'as ramassé
les crottes ou t'as
fait semblant?



Mais
bien
suuuûr!



Hé! Ho!
Du calme,
ici!



Voyons donc! C'est
juste mon lunch!
...



Hmm... hmm...

Mais Edmond! C'est des
cochonneries, tout ça!



Je vais te préparer un lunch
SANTÉ! Y'a rien de
nourissant là-dedans!
...







« Au Salon du livre »?!?!?

C'est bien
mon FILS
qui est
tout excité
d'aller au
Salon du
livre?



Edmond! Attends!
Tiens! Voilà un peu
d'argent!



Euh... Pourquoi?

Mais pour t'acheter
un livre, voyons!...



Hm?
Ah bon.



Chapitre 1



C'est un départ !

Enfin ! L'autobus décolle lourdement et s'éloigne de l'école. Je me cale dans mon siège en poussant un soupir de contentement. Ça faisait une éternité que nous attendions comme des piquets dans la cour de récréation. Je commençais à désespérer de partir un jour. Depuis des semaines que j'ai hâte d'y aller à ce fameux Salon du livre. L'année passée, nous y avons eu tellement de plaisir ! C'était notre plus belle sortie de l'année !

Pourtant, je déteste lire... En fait, je n'ai jamais lu un roman de ma vie. J'ai

bien essayé à quelques reprises, mais c'est au-dessus de mes forces. Plus j'essaie de me concentrer sur les mots et les phrases, plus ça s'embrouille dans ma tête et plus je perds le fil de l'histoire...

Plusieurs de mes camarades de classe ont déjà lu des romans en entier. Moi, je ne lis que des bandes dessinées et je ne m'en porte pas plus mal. Ça ne m'empêche pas d'aimer le Salon du livre !

Mon père, qui connaît mon goût (ou plutôt mon dégoût) pour la lecture, était bien étonné de me voir si excité par mon excursion. Je me suis bien gardé de lui révéler pourquoi j'aime tant aller là-bas. Pas de risque à prendre. Il m'aurait peut-être défendu de participer à la sortie. Alors, j'ai préféré garder ça pour moi... pour moi et pour mes amis.

Mes copains, ils sont assis tout près de moi dans le gros autobus jaune. En fait, nous sommes toujours ensemble. Tous les trois, nous avons les mêmes intérêts. Entre autres, nous détestons les mêmes choses : lire, par exemple. Vous pouvez être sûr que vous ne nous verrez jamais avec un livre entre les mains. Ça, c'est certain... Juste à côté de moi, il y a mon copain Ben, de son vrai nom Benito. Ils parle avec un drôle d'accent parce qu'il

vient du Mexique ou de quelque part dans le sud. En tout cas, Ben m'a dit qu'il y faisait pas mal plus chaud qu'ici, même en hiver. Frisé, lui, est assis sur le banc juste derrière. Il aurait bien aimé être assis à côté de nous, mais la place était déjà prise. C'est un bon copain, Frisé. Pourquoi on le surnomme Frisé alors qu'il a les cheveux raides comme des spaghettis pas cuits ? Eh bien, je n'en ai pas la moindre idée. Chaque fois que je le lui demande, Frisé se contente de me faire une grimace avant de changer de sujet de conversation.

Durant le trajet en autobus, on s'éclate comme des débiles. On crie, on chante, on se tiraille. C'est si excitant d'aller au Salon du livre ! On se promet bien d'avoir autant de plaisir que l'an passé !

Malheureusement, ce n'est pas tout le monde qui est de bonne humeur comme nous. Certains font les rabat-joie. Mélodie, la fille assise à côté de Frisé, par exemple. Elle n'arrête pas de se plaindre que nous la dérangeons dans sa lecture. Cette petite délicate prétend que Frisé lui donne des coups de coude lorsqu'il chante. Franchement ! Quelle idée, aussi, de lire dans un autobus ? Elle tient tant que ça à avoir mal au cœur ? En tout cas,



si elle pense qu'on va se calmer parce que *mademoiselle* veut lire un livre, elle se trompe. Même Sophie-Soleil, notre professeur, qui s'est pourtant levée deux fois pour nous avertir, est incapable de nous arrêter. Nous sommes déchaînés !

Chapitre 2



Terminus, tout le monde descend !

Par la fenêtre, j'aperçois le gros édifice grisâtre qui abrite le Salon du livre. Nous sommes arrivés ! Aussitôt notre véhicule arrêté, mes copains et moi nous précipitons vers l'avant en bousculant tout le monde. Ce n'est pas parce que nous étions assis à l'arrière de l'autobus que nous n'avons pas le droit d'être les premiers à en sortir. Ce serait trop injuste !

Sophie-Soleil nous fait de gros yeux et nous signale que nous aurons une petite

discussion un peu plus tard. Nous ne sommes pas des peureux, mes amis et moi, mais nous décidons qu'il serait plus sage de rester tranquilles pendant un moment.

À l'intérieur de l'édifice de béton, notre classe s'est éloignée un peu de la foule pour aller pique-niquer au bout du corridor. Les fesses sur le ciment froid, j'avale mon sandwich au jambon en deux secondes et demie. Ensuite, j'enfile une grande gorgée de lait qui menace de ressortir aussitôt. Je déteste le lait tiède ! En terminant, je m'empare de la grosse pomme rouge que mon père a mise dans ma boîte à lunch. Tout en la frottant sur ma manche afin de la faire reluire, je prête une oreille distraite à la conversation des filles, à côté de nous. La voix haut perchée de Mélodie est facilement reconnaissable :

— J'ai hâte de me trouver un nouveau roman ! J'économise depuis un bout de temps pour en acheter un à mon goût. J'ai presque terminé celui-ci, dit-elle en désignant un livre de poche sur le sol, à côté d'elle.

Sa copine répond sur un ton enjoué :

— Moi aussi, je vais choisir un livre ou deux ! En plus, j'ai apporté mon cale-

pin d'autographes pour faire signer les auteurs !

Frisé, Ben et moi ne pouvons nous empêcher de pouffer de rire. Qu'elles sont tartes, ces filles ! Décidément, elles ne savent pas comment s'amuser...

En un temps record, tout le monde a terminé son casse-croûte. Corinne, la prof de l'autre classe, est venue rejoindre Sophie-Soleil. D'après ce que j'ai compris de leur conversation, elles projettent d'aller rencontrer un écrivain français de passage au Salon. Elles veulent lui faire dédicacer son dernier roman, qu'elles ont bien aimé toutes les deux. Sophie-Soleil adore la lecture. Elle nous parle tout le temps des romans qu'elle est en train de lire. Je n'ose pas le lui dire, mais ça a toujours l'air d'être ennuyeux à mort. Des histoires d'amour qui se passent dans le temps de mon grand-père. Rien de bien palpitant...

Avant de nous laisser partir, Sophie-Soleil tient à nous expliquer les dernières consignes. Pourtant, elle nous a déjà répété cent fois en classe ce que nous devons faire. Peut-être croit-elle que nous sommes devenus amnésiques durant le trajet en autobus ? Je songe un instant à lui signaler que nous sommes un peu

jeunes pour être atteints de la maladie d'Alzheimer mais, prudemment, je m'en abstiens.

Debout à côté de son amie Corinne, Sophie-Soleil, plus maquillée que d'habitude et habillée plutôt chic, nous livre ce discours, la voix pleine d'émotion :

— Après de longs mois d'attente, nous voici enfin dans ce temple de la culture et du savoir qu'est le Salon du livre ! Quelle joie pour nous que de pouvoir examiner, feuilleter, scruter, contempler tous ces objets fascinants que sont nos amis les livres ! Durant notre visite dans cette merveilleuse cité de l'écrit, nous devenons pour quelque temps des papillons butinant à loisir les centaines de fleurs de papier imprimé qui s'offrent à nous. Goulûment, enivrons-nous de ce délicieux nectar littéraire !

J'ignore où elle va chercher tout ça, mais son charabia est incompréhensible. Heureusement, elle enchaîne avec quelque chose de plus terre à terre :

— Rendez-vous ici même dans deux heures. Profitez de votre visite et, surtout, n'oubliez pas que vous êtes les dignes représentants de notre école ! Votre comportement doit être ir-ré-pro-cha-ble ! Je



ne voudrais surtout pas que vous me fassiez honte.

J'aime bien Sophie-Soleil, mais des fois elle s'en fait pour rien. Elle ne veut jamais qu'on s'amuse. Ce n'est pas de sa faute, elle est bien trop stressée.

— Tu as compris, Edmond ? dit-elle en me fixant bien droit dans les yeux.

Je ne sais pas pourquoi elle me demande ça, à moi en particulier. Je n'étais pas le seul à faire le fou dans l'autobus, tout de même. Mais je prends le parti de ne pas rouspéter. Je sais d'instinct quand mon enseignante adorée a besoin d'être rassurée. Telle que je la connais, elle se ferait du souci et cela gâcherait sa visite au Salon. Alors, je lui réponds :

— Oui, Sophie-Soleil. Tu peux compter sur moi.

Bien sûr, avant de prononcer ces mots, j'ai pris la précaution de croiser les doigts derrière mon dos...

Chapitre 3



La Grande Chasse

Les corridors qui mènent à la salle d'exposition sont placardés de dizaines d'affiches du Salon du livre. On peut y voir un papillon très coloré dont les ailes sont constituées d'un livre ouvert. Voilà sans doute ce qui a inspiré le discours de Sophie-Soleil tout à l'heure. En plus, ça tombe bien, notre prof adore les papillons. Elle ne manque jamais d'en coller sur nos dictées lorsqu'on ne fait pas beaucoup de fautes. Inutile de dire qu'il faut chercher longtemps dans mon cahier pour en trouver. Mais ça ne me dérange pas,

je déteste ces espèces de chenilles volantes.

Après avoir remis nos billets à un vieux monsieur moustachu qui porte un drôle d'uniforme gris et rouge, nous entrons dans la vaste salle du Salon du livre. Il y a autant de monde que l'année dernière. Les allées sont bondées de gens qui circulent lentement autour des stands. Des groupes d'élèves excités et bruyants se pressent autour des étalages de livres. Partout, il y a de grandes photos d'écrivains. Ils doivent être très vieux, les écrivains, car les photos sont toutes en noir et blanc. En plus, ils ont l'air très sérieux. Aucun d'eux ne sourit...

D'immenses banderoles, accrochées au plafond, annoncent les stands des différentes maisons d'édition. En classe, avant de partir, Sophie-Soleil nous a expliqué que les éditeurs sont les grands responsables de la publication des livres. Ce sont eux qui reçoivent les manuscrits des auteurs et qui décident lesquels seront publiés. Ce sont eux également qui les font imprimer.

Mais dans tout ce qu'elle a expliqué, la seule chose qui m'ait vraiment intéressé, c'est comment on fabrique une couverture de livre. Pour réaliser la couver-

ture, l'éditeur du livre commande à un artiste une illustration en couleurs. Après avoir lu le livre, l'artiste choisit la scène qui représente le mieux l'histoire et la dessine telle qu'il l'imagine. Moi, les belles couvertures colorées, j'adore ça. En fait, c'est la seule partie du livre que j'aime. Quand j'ouvre un bouquin et que je tombe sur les pages pleines de petites lettres noires tout alignées, ça se gâte...

En ce moment, le processus de fabrication d'un livre est bien le dernier de mes soucis. J'ai autre chose en tête... et c'est pas mal plus amusant ! Après avoir laissé les élèves de notre école s'éloigner un peu, je me tourne vers Benito et lui déclare :

— T'es le gibier, cette année...

— Comment ça ?

— C'est toi qui avais capturé Frisé l'an passé. Tu deviens le gibier, c'est la loi.

— Pas du tout ! On joue une nouvelle partie ! C'est une toute nouvelle Grande Chasse ! Essaie pas, Edmond, réplique Benito avec conviction.

— Ben a raison. Nous allons tirer au sort pour déterminer qui sera le gibier, annonce Frisé d'un ton solennel.

— D'accord, d'accord. Avez-vous chacun un dollar ? Nous allons tirer à pile



ou face. Celui dont la pièce est différente des deux autres sera le gibier.

Nous fouillons le fond de nos poches. Frisé n'a qu'une pièce de vingt-cinq cents. Ça fait quand même l'affaire. Tous en même temps, à l'aide d'un savant mouvement du pouce, nous projetons notre pièce dans les airs pour la laisser retomber sur le tapis rouge, à nos pieds. Pas de chance, les trois pièces affichent le profil souverain d'Élizabeth II. Après avoir récupéré nos pièces, nous tentons le sort de nouveau. J'espère de toutes mes forces ne pas être le gibier, mais je me garde bien de le laisser paraître. Cette fois, seul Ben obtient la silhouette royale alors que la pièce de Frisé révèle une tête de caribou empanachée et la mienne, une espèce de canard flottant sur l'eau. Je ne peux m'empêcher de déclarer fièrement :

— Ah, je te l'avais bien dit que tu étais le gibier !

— C'est pas grave. Vous serez incapables de me trouver. Encore moins de m'attraper ! déclare Benito avec bravade.

Sans plus attendre, il se fond dans la foule et disparaît de notre champ de vision.

— Ne le laissons pas s'échapper ! hurle Frisé en faisant mine de s'élaner à sa poursuite.

— Pas si vite... Tu oublies les règles sacrées de la Grande Chasse. On doit laisser deux minutes d'avance à la proie avant de la traquer. C'est plus sportif de cette manière.

— Tu as raison. J'avais oublié le règlement, répond Frisé. Tu as une montre, toi. Tu donneras le signal du départ.

Les deux minutes réglementaires écoulées, la Grande Chasse peut débiter. Frisé et moi partons en trombe chacun de notre côté. Malheureusement, les gens qui encombrent les allées retardent ma progression. Je dois faire du slalom entre tous ces obstacles. Avançant comme je peux dans la cohue, je scrute les environs afin d'apercevoir le gibier. Le Salon du livre est à coup sûr le plus beau terrain de chasse de tout l'univers. Il y a une multitude d'endroits où une proie peut se cacher. Ben pourrait se dissimuler derrière les présentoirs rotatifs pleins de romans ou derrière une des nombreuses colonnes. Il pourrait même être sous l'une des tables chargées de livres que l'on retrouve un peu partout. C'est là que Frisé s'était caché l'année dernière. Nous l'avions attrapé tout de suite... Les gens peuvent bien me regarder d'un drôle d'air lorsque je fourre mon nez sous les

présentoirs, ça ne me dérange pas. Je suis un chasseur consciencieux, moi. Je ne veux pas laisser s'échapper le gibier !

En fait, personne ne le sait, mais je ne suis plus dans une quelconque exposition de livres. Je suis dans un safari, épiant ma proie dans la savane africaine. Juste devant moi, il y a un troupeau de gazelles qu'il me faut esquiver (en fait, ce sont des filles en train de déguster une barbotine, qui bloquent le passage). Allez hop ! Laissez passer le grand chasseur ! L'obstacle évité, je poursuis mon chemin, tous les sens aux aguets. Décidément, la savane africaine est surpeuplée aujourd'hui. On doit être à l'heure de pointe. Le passage est maintenant bloqué par un énorme rhinocéros. C'est un vieux mâle solitaire. Je connais bien ces spécimens. Ils ont très mauvais caractère et ont tôt fait de vous encorner si vous ne faites pas attention. Mais il me faut passer. La chasse doit continuer. Je réussis à me faufiler en me jetant à quatre pattes à côté de lui. L'animal me jette un regard étonné avant de hausser les épaules et de reporter son attention sur le bouquin qu'il est en train d'examiner. (Un rhino qui lit un livre ! Étonnant, n'est-ce pas ? En fait, pour être honnête, ce n'est pas

vraiment un rhinocéros, il s'agit plutôt d'un vieux monsieur avec un nez assez impressionnant. Mais même à défaut d'être un rhino, il bloque le chemin autant qu'un gros rhinocéros l'aurait fait. Ça, c'est certain.)

Croyant apercevoir la silhouette de Ben derrière un palmier (en y regardant de plus près, il s'agit peut-être d'une banale colonne), je presse le pas. Aussitôt le palmier contourné, je m'arrête net. Horreur ! Sophie-Soleil est juste là, devant moi. Heureusement, occupée à bavarder avec son amie, elle ne m'aperçoit pas. Les deux copines font le pied de grue dans une longue file qui s'étire presque à perte de vue.

Je suis si surpris de la voir que je ne fais ni une ni deux et je détale aussitôt dans la direction contraire. BANG ! Je fonce à toute allure dans un gros gorille.

Le choc lui fait perdre le souffle. Incapable de respirer, l'animal me fixe de ses yeux noirs, pendant un moment. Je suis figé sur place, ne sachant que faire. Pendant qu'il tente de récupérer, je constate qu'il s'agit d'une énorme bête : le crâne dégarni et arborant un collier de barbe poivre et sel, il est presque aussi large que haut. La main qu'il porte à son cou



afin de dégrafer son col de chemise est massive et poilue. De plus, il est vêtu d'un veston et d'un pantalon noirs, ce qui le rend plus impressionnant encore. Je tente bien de filer en douce pendant qu'il ramasse ses lunettes tombées par terre, mais le colosse réussit à me saisir le bras. Il me retient avec une poigne de fer.

— Tu pourrais faire attention, petit chenapan ! gronde-t-il d'une voix grave.

— Excusez, monsieur. Je n'ai pas fait exprès.

— J'ai bien cru mourir étouffé. Mais ça va maintenant, tu peux t'en aller. Tâche de ne plus foncer sur personne ! dit-il en relâchant son étreinte.

Je ne me fais pas prier pour filer. J'ai eu la peur de ma vie. Je croyais bien que ce méchant gorille allait me broyer les os...

Chapitre 4



Le papillon géant

En poursuivant ma quête, je découvre, dans un coin de la salle, un endroit charmant décoré de couleurs vives. Ici, tout est calme et reposant. Assis sur de gros coussins, certaines personnes sont absorbées dans leur lecture. D'autres s'offrent un répit avant de se replonger dans la foule grouillante. Mais ce qui attire surtout mon attention, c'est un immense papillon – le même que sur l'affiche du Salon du livre – qui surplombe ce coin-lecture. Je dois avouer que, même si je ne suis pas fou des papillons, celui-ci est

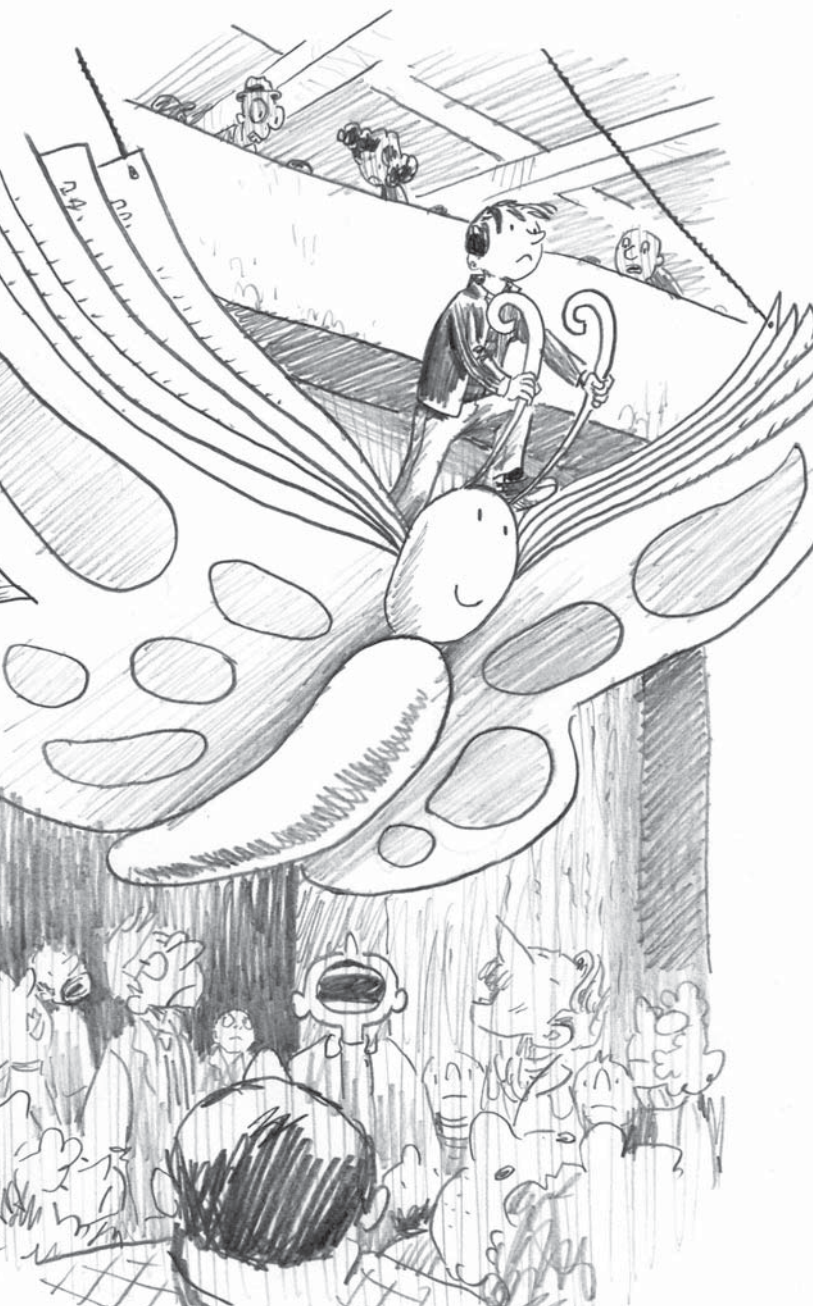
magnifique. Ses ailes multicolores en forme de livre ouvert constituent une espèce d'auvent au-dessus des lecteurs. L'insecte a deux longues antennes jaunes dressées vers le plafond de la salle, ainsi qu'une trompe en tire-bouchon d'une belle teinte de mauve. Entre ses pattes, il tient une banderole sur laquelle est écrit : « ENVOLEZ-VOUS VERS LA LECTURE ». À mon avis, le slogan du Salon, cette année, est meilleur que celui de l'année dernière. Si je me rappelle bien, c'était : « LES LIVRES, J'EN MANGE ! » Et la mascotte était une grosse chenille verte qui bouffait avec gourmandise les pages d'un bouquin. Cette année, il semble bien que la chenille se soit métamorphosée en papillon. Décidément, les organisateurs ont de la suite dans les idées...

Je reste un moment à contempler ce superbe lépidoptère, comme l'appellerait Sophie-Soleil. Moi, si j'étais ce papillon géant, je m'envolerais au-dessus du Salon du livre. En deux battements d'aile, je traverserais la salle d'exposition. Tout en bas, les visiteurs auraient l'air de minuscules fourmis. Tout à coup, une idée folle me traverse l'esprit ! Si je montais sur le dos de ce papillon, j'aurais une vue impre-

nable sur le Salon. Je pourrais repérer Benito plus aisément !

Tout excité, je me mets à examiner le papillon afin de vérifier si mon idée géniale est réalisable. Le gros insecte est accroché à la mezzanine juste au-dessus de nous. Mon plan semble facile à mettre à exécution. Je ne fais ni une ni deux et je monte quatre à quatre les marches qui mènent à la mezzanine. Là, j'ai déjà une bonne vue d'ensemble de la salle d'exposition. Ce n'est pas assez pour moi cependant. Sans réfléchir, j'escalade le parapet et je pose le pied sur le livre géant qui forme les ailes du papillon. Ça semble assez solide. Hardiment, je m'agrippe à la structure et j'avance entre les pages cartonnées. Arrivé près de la tête de l'insecte, je me cramponne aux longues antennes jaunes. Le coup d'œil est impressionnant. Juste en dessous de mon observatoire, une rivière humaine déferle lentement. Les gens, sans se douter que je les observe, défilent tout en bas. C'est l'endroit idéal pour traquer le gibier. Si Ben passe par ici, il est cuit !

Je m'installe donc le plus confortablement possible pour observer la foule. Très rapidement, je m'aperçois que la tâche sera plus difficile que je ne l'avais cru. Comment repérer le gibier dans ces cen-



taines de personnes en mouvement ? Elles sont tellement loin que je distingue mal leurs traits. Si l'on y pense bien, ce n'était pas une si bonne idée que ça. Je crois qu'il serait préférable de redescendre. Comme je me redresse pour rebrousser chemin – CRAC ! – une des antennes cède et tombe dans le vide. Je m'accroche de justesse à la tête du papillon, ce qui m'évite de me retrouver par terre, moi aussi. Fiou ! Je l'ai échappé belle !

En bas, personne ne semble avoir été touché. Par contre, tout le monde, intrigué, a les yeux levés vers moi. Une énorme antenne jaune qui tombe du ciel, ça n'arrive pas tous les jours ! J'espère qu'ils ne me voient pas, dissimulé tant bien que mal derrière la tête de l'insecte. Tout à coup, j'aperçois, parmi les badauds, l'affreux gorille de tout à l'heure. Le pire, c'est que le grand singe semble me fixer droit dans les yeux. J'ai tout intérêt à ne pas traîner ici. Je descends du papillon le plus vite que je peux. Je saute sur la mezzanine et je dévale l'escalier pour ensuite me mêler à la foule.

Voyant que le papillon ne continue pas de se désagréger, les gens reprennent peu à peu leurs activités. Un petit enfant a ramassé l'antenne jaune et s'en sert

comme d'une grande canne de berger. Bientôt, une agente de sécurité arrive sur les lieux. À contrecœur, l'enfant accepte de lui remettre son nouveau jouet. Le gorille n'est nulle part en vue. Je file en douce, heureux de m'en être si bien tiré.

Chapitre 5



La capture

Avec tout ça, le temps passe et toujours pas de trace du gibier. J'espère bien que Frisé ne l'a pas retrouvé avant moi.

— Et puis Edmond, as-tu vu Ben ?

Je me retourne. Mon ami Frisé est juste derrière moi, tout essoufflé.

— Comme tu vois, je suis bredouille. Toi, l'as-tu aperçu ?

— Niet ! Et j'ai fait plusieurs fois le tour de la salle. Je n'y comprends rien !

— Nous finirons bien par le coincer. Que dirais-tu de faire équipe avec moi ?

Peut-être qu'à deux nous aurons plus de chance...

— C'est d'accord.

Avec minutie, nous recommençons à inspecter les environs. Nous en sommes à faire le tour des stands des éditeurs. En plus des piles de livres, nous y retrouvons des auteurs assis sagement à une table. Ils ont parfois l'air de s'ennuyer ferme. D'autres, par contre, sont entourés de lecteurs enthousiastes réclamant des autographes. Mais pas de trace de Ben parmi ces gens. En fait, notre copain Benito est introuvable. Nous avons beau fouiner partout : sous les étagères chargées de livres, derrière les tables des auteurs, près des caisses enregistreuses, derrière les stands. Rien ! C'en est décourageant.

Nous sommes presque prêts à abandonner lorsque, soudain, nous débouchons dans une grande salle pleine de monde. Peut-être Ben s'est-il caché parmi cette foule ? À l'avant, assis à une longue table, des gens discutent de choses sérieuses. Dans l'assistance, des dizaines de personnes, assises sur des chaises pliantes, écoutent la discussion avec intérêt. Moi, je ne porte pas attention à ce qu'ils disent. De toute façon, je n'y comprends rien. Je

n'ai qu'une pensée, un seul but : retrouver Ben. L'air soupçonneux, Frisé et moi arpentons les allées en regardant sous les chaises. Les gens nous jettent des regards obliques de temps en temps, mais nous n'en avons que faire. Un bon chasseur ne doit pas se laisser déconcentrer.

Tout à coup, j'aperçois le gibier ! Ben est assis à l'avant, parmi les spectateurs. Il ne nous a pas repérés. Frisé et moi, nous nous jetons un regard complice avant de nous diriger vers notre proie.

Mais juste comme nous allons nous jeter sur lui, notre copain détale comme un lièvre entre les rangées de chaises. Nous nous lançons aussitôt à sa poursuite, sous les regards ahuris des spectateurs. Dans notre empressement, nous faisons tomber quelques chaises, mais nous sommes bien trop pressés pour les ramasser. Ben court à toute vitesse devant nous et nous sommes déterminés à le rattraper coûte que coûte. Les gens comprennent vite qu'il est dans leur intérêt de s'écarter de notre chemin. Dans une course folle, nous retraversons une bonne partie du Salon du livre. J'adore la Grande Chasse !

Après un sprint déchaîné et quelques bousculades, Frisé réussit à mettre la main au collet de notre proie. Vaincu,

Ben s'arrête, haletant. Nous aussi, nous sommes à bout de souffle. Écrasés par terre, nous prenons quelques instants pour récupérer.

Nous sommes à présent tout près du casse-croûte. Quelques élèves de notre école y attendent en file pour se procurer quelque chose à grignoter. Certains ne se gênent pas pour nous lancer des regards réprobateurs. Mais, Frisé et moi, on s'en fiche. Nous avons attrapé notre proie et c'est tout ce qui compte. Je me tourne vers Benito :

— Tu peux dire que tu nous as fait courir, Ben. Étais-tu assis durant tout ce temps dans cette salle ?

— Bien oui, c'est la meilleure cachette que j'ai trouvée. Mais je commençais à avoir hâte que vous arriviez. Je ne comprenais rien à ce que racontaient les conférenciers. C'était ennuyeux à mort...

— C'est bien le dernier endroit où nous pensions te trouver. Tu es rusé, Ben ! renchérit Frisé.

— Mais nous t'avons eu quand même, et maintenant tu nous dois un gage !

— Il *me* doit un gage, précise Frisé. C'est moi qui l'ai attrapé.

— Oui, mais c'est moi qui l'ai repéré. Je l'ai vu le premier.

— Ça ne compte pas ! Un chasseur qui ne fait qu'apercevoir le gibier et qui le rate, ça ne vaut rien. Les lois de la Grande Chasse sont claires à ce sujet !

— Les lois de la Grande Chasse, tu les inventes à mesure !

— Non, non. On s'est déjà entendus là-dessus. Ne sois pas mauvais perdant, Edmond !

— Bon, bon, d'accord. Et c'est quoi, ton gage ?

— Euh, laisse-moi y penser... répond Frisé, songeur.

— Ne sois pas trop dur avec moi. Parce que tu sais que tu seras la prochaine *caza*, implore Ben.

— La quoi ?

— La *caza*, le gibier en espagnol.

— Tou as rézonne, réplique Frisé en imitant l'accent mexicain de son ami. Le chasseur qui capture la *caza* devient lui-même le gibier de la prochaine Grande Chasse. C'est le règlement. Mais comme tu m'as fait tellement courir, je mérite un gage qui en vaut la peine. Attends, laisse-moi réfléchir...

Quel idiot, ce Frisé ! Il insiste pour que ce soit lui qui réclame le gage et il ne sait pas quoi demander ! Puisque mon copain garde toujours le silence, je m'exclame :

— Moi, j'ai une idée !

— Quoi donc ? s'informe Frisé.

— Attention à ce que tu vas exiger, murmure Benito, un peu inquiet.

— Ne t'en fais pas. C'est un gage bien raisonnable. Tout ce que je te demande, c'est d'aller chercher un rouleau de papier...

— Un rouleau de papier ? Quelle drôle d'idée ! Tu veux dire un parchemin ?

— Pas tout à fait. Un rouleau de papier hygiénique dans les toilettes...

— Pas de problème !

— ... des filles.

— Quoi ? Tu voudrais que j'entre là-dedans ! Pas question ! proteste Ben avec vigueur.

— Ha ha ha ! C'est un excellent gage ! Je suis d'accord ! déclare Frisé en s'esclaffant.

— Je refuse d'y aller ! Je suis prêt à faire n'importe quoi, mais pas ça ! De quoi j'aurais l'air si je me faisais surprendre dans les toilettes des filles ?

Afin de clore toute discussion, je déclare d'une voix qui se veut solennelle :

— Ben, tu *dois* y aller. Un gage est un gage. Les lois de la Grande Chasse sont formelles là-dessus.

Dépité, Benito hésite quelque temps avant de conclure :

— Bon, je n'ai pas vraiment le choix.

— Bravo ! Tu es une bonne *caza*, approuve Frisé en hochant la tête.

— Attention, je suis prêt à le faire... à la condition que vous veniez avec moi. Aucun règlement de la Grande Chasse n'interdit ça.

Je suis un peu surpris d'entendre Frisé déclarer spontanément :

— Pourquoi pas ? Après tout, ça risque d'être amusant !

Chapitre 6



Dans les toilettes des filles

Sans plus tarder, nous nous dirigeons d'un pas décidé vers les toilettes des filles. Juste comme nous allons pousser la porte pour entrer, Mélodie et sa copine Viviane en émergent, un brin étonnées de nous voir là.

— Les gars, vous êtes-vous trompés de porte ? demande Mélodie.

— Euh oui... répond Benito, mal à l'aise.

— Vos toilettes sont situées juste à côté. C'est écrit HOMMES sur la porte. Mais peut-être que vous ne savez pas lire ?

Sa copine, jusque-là silencieuse, s'esclaffe :

— Ha, ha, ha ! Ce que tu peux être drôle, Mélodie ! Viens, allons continuer notre visite du Salon. Il nous reste plein de choses à voir.

— Tu as raison. Et nous n'avons plus beaucoup de temps.

En s'éloignant, Mélodie nous demande d'un air narquois :

— Et vous les gars, comment trouvez-vous le Salon ? N'oubliez pas que vous devez revenir à l'autobus dans cinquante-cinq minutes. Mais peut-être ne savez-vous pas lire l'heure, non plus ?

Viviane se met à rigoler de nouveau, puis les deux complices disparaissent enfin de notre champ de vision.

— Elle va raconter ça à tout le monde, c'est certain ! lance Frisé. Elle se croit très drôle, cette fille, mais en fait c'est une idiote !

— Moi, je la trouve gentille... et jolie en plus, répond Ben.

— Tu aimes les filles, toi ? Ouache ! rétorque Frisé, horrifié.

Moi non plus, je n'en reviens pas. Comment Ben peut-il s'intéresser aux filles ? Il me déçoit terriblement...

— Non, non, je n'aime pas les filles. Qu'est-ce que vous allez chercher là ? Je disais ça comme ça... Bon, allons-y ! s'exclame Benito, désireux de changer de sujet de conversation.

Sans plus attendre, nous entrons dans les toilettes des filles. C'est avec soulagement que nous constatons que l'endroit est désert. Du côté gauche, il y a quatre cabines. À droite, des lavabos surmontés d'un miroir. C'est très banal, en somme. À part les urinoirs qui brillent par leur absence, ça ressemble beaucoup aux toilettes des gars. Je commence à me demander si mon idée est si bonne que ça, après tout.

Ben, lui, est déjà disparu dans la première cabine pour aller chercher le fameux gage. Il en ressort aussitôt.

— On ne peut pas enlever le rouleau ! Il est verrouillé à clé.

— Pas grave. Pour mon gage, je me contenterai du contenu du rouleau ! s'exclame Frisé dans un grand éclat de rire qui résonne dans la pièce.

Benito entreprend alors de dérouler le papier hygiénique et de le répandre partout autour de nous. Comble de bonheur, il s'agit d'un énorme rouleau, de ceux que l'on ne trouve que dans les toilettes publi-

ques. En poussant des cris d'excitation, Ben court dans tous les sens suivi de son étendard de papier blanc. Il y en a maintenant partout : par terre, sur les lavabos et dans les cabines. Frisé et moi, nous trépignons de joie en ramassant le papier et en le lançant en l'air ! C'est tout à fait génial !

Tout à coup, la porte d'entrée s'ouvre. Nous figeons aussitôt sur place, les yeux rivés sur la silhouette qui se découpe sur le seuil, pendant que le papier retombe autour de nous. Si c'est Sophie-Soleil, nous sommes morts... Par chance, il s'agit d'une vieille dame qui, à la vue du capharnaüm, pousse un petit cri de surprise et ressort en vitesse.

Nous éclatons de rire. En plus, je trouve Ben très comique parce qu'il a un morceau de papier sur la tête qui lui fait une espèce de chapeau bizarre. Ça me donne une idée : je m'enroule du papier hygiénique autour de la taille, des bras, des jambes et de la tête. Après quelques minutes, je suis complètement couvert de papier. Prenant une voix caverneuse, je marche en titubant vers mes copains :

— Prenez garde à la malédiction de la momie ! Si je vous attrape, vous allez mourir !



Mes amis font semblant d'avoir peur et courent dans tous les sens. Frisé en rajoute en ouvrant la porte et en se sauvant à l'extérieur. Il est aussitôt suivi de Benito. Je décide de leur emboîter le pas.

— Vous ne vous en tirerez pas si facilement ! La vengeance de Tout... Tout-en-canon euh Tout-en-camion sera terrrrrrible !

J'ai toute une surprise en sortant des toilettes. Mes deux comparses, l'air penaud, sont flanqués d'une agente de sécurité. Grande et mince, elle semble âgée d'environ une vingtaine d'années. Elle contemple avec étonnement mon accoutrement de momie qui s'effiloche de plus en plus. Je peux lire son nom sur une épinglette agrafée à son uniforme beige : Maude-Stéphanie Trépanier-Comeau.

— Mais que se passe-t-il ici ? finit-elle par demander.

Je m'empresse de répondre en retirant maladroitement le papier de toilettes qui s'accroche à mes vêtements :

— Euh, nous ne faisons que jouer, mais nous avons terminé maintenant. Nous partons.

— Pas si vite, la momie ! Venez avec moi à l'intérieur. Je suis curieuse de constater ce qui s'y est passé, déclare-t-elle.

Aïe ! Nous sommes fichus ! En plus, elle va sûrement avertir Sophie-Soleil ! La mort dans l'âme, nous retournons sur les lieux de notre forfait. Bien sûr, l'agente de sécurité est catastrophée en constatant l'état déplorable des lieux.

— Quelle horreur ! Il y a eu un ouragan ici ou quoi ? Vous allez tout remettre en ordre ! Et que ça saute !

Nous ne nous faisons pas prier. En un clin d'œil, nous ramassons nos dégâts. Seules les poubelles qui débordent laissent deviner qu'il s'est passé quelque chose. Le ménage terminé, l'agente de sécurité se tourne vers nous, l'air sérieux :

— Bon, maintenant, les garçons, vous allez m'accompagner au bureau de la sécurité. De là, nous tenterons de joindre votre enseignante.

— S'il vous plaît, madame, donnez-nous une chance. N'appellez pas Sophie-Soleil, gémit Frisé.

— Ah bon, elle s'appelle Sophie-Soleil. Je suis contente d'apprendre ça. Je...

Bip, bip, bip !

L'agente de sécurité est interrompue par la sonnerie de son téléphone cellulaire. Elle répond aussitôt :

— Allô ?

Après quelques secondes, elle finit par s'exclamer :

— Quoi ? Le feu est pris dans une poubelle ! Encore un abruti qui fumait en cachette et qui a balancé son mégot allumé dans la corbeille. J'arrive tout de suite !

Sa conversation terminée, Maude-Stéphanie Trépanier-Comeau nous lance :

— Vous êtes chanceux. Je dois m'occuper d'une affaire urgente. Je suis prête à vous laisser une chance à condition que vous me promettiez de vous conduire correctement.

— Bien sûr, répondons-nous à l'unisson :

— Promis, Mademoiselle !

Tout en s'éloignant, l'agente de sécurité déclare à mon intention :

— Pour ton information, jeune homme, le nom de la momie c'est Toutankhamon. Tâche de t'en rappeler !

Chapitre 7



Qu'est-ce qu'on fait ?

— **H**a ha ha ! Edmond, tu ne t'es pas vu l'air en sortant des toilettes ! ricane Frisé.

— On aurait dit que la momie avait aperçu un fantôme, renchérit Benito.

— Très drôle, les gars. N'empêche que nous pouvons nous compter chanceux de nous en tirer avec un avertissement... Allons voir les livres comme nous l'a conseillé l'agente de sécurité.

— C'est ennuyeux, regarder les livres, répond Benito. Pourquoi ne pas continuer la Grande Chasse ?



— Nous avons donné notre parole à la demoiselle, réplique Frisé. La chasse est terminée pour aujourd'hui. Que diriez-vous d'aller bouffer quelque chose ?

Comme nous sommes tous les trois d'accord avec cette proposition, nous allons faire la file devant le casse-croûte. L'attente n'a pas été longue du tout car, quelques instants après, nous sommes en train de dévorer nos friandises. La bouche pleine de chocolat, je lance à la ronde :

— On l'a échappé belle. S'il avait fallu que Sophie-Soleil apprenne ça...

— Ça ne veut pas dire qu'on soit tirés d'affaire pour autant, réplique Frisé d'un air songeur.

— Que veux-tu dire par là ?

— Ça ne me surprendrait pas que ce soit Mélodie qui nous ait dénoncés à l'agente de sécurité. Après ça, elle est allée tout raconter à notre prof, c'est certain ! Les filles, c'est comme ça !

— Qui te dit que c'est Mélodie qui nous a dénoncés ? rétorque Benito. Ça pourrait être la vieille dame qui nous a surpris pendant qu'on virait tout à l'envers dans les toilettes.

— On sait bien. Toi, tu es amoureux de Mélodie !

— Quoi ! Répète ça pour voir !

Rouge comme une tomate mexicaine, Ben n'a pas l'air content du tout. Un peu plus et il sauterait au visage de Frisé. Afin de calmer le jeu, je déclare :

— Les gars, il ne vous est pas venu à l'idée que l'agente de sécurité passait par là et qu'elle a trouvé ça un peu étrange que deux garçons et une momie sortent des toilettes des filles...

— Mouais, c'est possible, admet Frisé à contrecœur. Oublions ça... Quelle heure est-il à présent ?

Je jette un bref coup d'œil à ma montre avant de répondre, un peu étonné :

— Eh les gars, il reste seulement vingt minutes avant de retourner à l'au-

tobus ! Et je dois acheter un livre avant de partir. Mon père m'a laissé de l'argent pour ça. Dépêchons-nous !

— Parfait ! Moi aussi, je dois acheter un livre. Je pensais à une bande dessinée ou à un livre de blagues, dit Benito.

— Je devais acheter un livre aussi, mais je viens de dépenser tout mon argent en friandises. Ma mère va me tuer, se lamente Frisé.

— Ha ha ha ! pauvre Frisé... Je ne voudrais pas être à ta place, lance Ben en rigolant.

— C'est pas drôle, Benito Rodriguez. Si tu connaissais ma mère, tu ne rirais pas comme ça.

— T'avais juste à ne pas dépenser tout ton argent.

— Facile à dire ! Crois-tu que j'allais vous regarder vous empiffrer devant moi...

— Je te ferai remarquer que c'est toi qui as proposé de venir.

— Laisse donc faire, Ben, tu ne comprends jamais rien. Tu es trop crétin !

— En fait, tu ne voulais pas continuer la Grande Chasse parce c'était à ton tour d'être le gibier. Alors, tu nous as proposé de venir au casse-croûte...



— Mais non, Edmond était d'accord, lui aussi, pour venir manger. Hein Edmond ? dit-il en se tournant vers moi.

Comme je n'ai pas le goût de prendre parti, je répons simplement :

— Bon, les gars, arrêtons de nous quereller et allons plutôt regarder les livres. Nous avons juste le temps avant notre rendez-vous.

Un peu plus loin, nous trouvons ce que nous cherchons : des étalages complets d'albums de bandes dessinées. Un vrai régal ! Nous en feuilletons quelques-uns avant d'arrêter notre choix. Frisé choisit une aventure de super héros, Ben un recueil de blagues et moi une histoire de monstres dégueulasses. Je ne suis pas convaincu que mon père approuvera mon choix. Il préférerait que j'achète un roman, mais tant pis, c'est comme ça. En me dirigeant vers la caisse afin de régler mon achat, je remarque que Frisé a une bien drôle d'allure. Après avoir jeté des regards inquiets autour de lui, il dissimule rapidement quelque chose sous son chandail. Je n'en crois pas mes yeux...

Frisé est en train de voler un livre !

Chapitre 8



Au voleur !

Frisé se dirige vers la sortie en faisant semblant d'examiner les livres disposés sur les présentoirs. Ben, qui a tout vu lui aussi, me regarde d'un air inquiet. Ensuite, notre ami Frisé, mine de rien, s'éloigne tranquillement dans le corridor. Que devons-nous faire ? Le suivre et passer pour ses complices ? Nous en aller de notre côté en le plantant là ? Mais nous n'avons pas à nous poser de questions très longtemps car, surgie d'on ne sait où, apparaît Maude-Stéphanie Trépanier-Comeau. Pas de doute : à voir l'air déter-



miné qu'elle affiche, l'agente de sécurité a aperçu le geste de notre copain. Comme celui-ci cherche à s'esquiver en douce, elle lui ordonne :

— Pas si vite, jeune homme. Viens donc par ici !

Mais Frisé, au lieu d'obéir, décide de prendre ses jambes à son cou. Pris de panique, Ben et moi détalons nous aussi derrière Frisé. Nous filons à toute vitesse sans prendre le temps de regarder derrière nous. À bout de souffle, nous nous réfugions derrière un gros étalage de bouquins. Tassés les uns contre les autres, nous risquons un coup d'œil aux alentours. L'agente de sécurité semble s'être volatilisée. Furieux, je me tourne vers Frisé :

— Imbécile ! Pourquoi t'as fait ça ?

— Je n'avais plus d'argent. Je ne voulais pas revenir à la maison les mains vides. Ma mère aurait été furieuse.

— Je crois qu'elle le sera encore plus quand elle apprendra ce que tu as fait...
réplique Benito.

— Vous ne pouvez pas comprendre. Toi, Ben, tu as toujours plein d'argent dans les poches. Ta mère est dentiste ! Et toi, Edmond, tes parents sont séparés, alors tu as toujours deux fois plus de

cadeaux à ta fête et à Noël ! Tandis que moi, mes parents sont endettés au max ! Ils n'ont jamais d'argent pour moi...

— Arrête donc de te plaindre, Frisé. Tu vas nous faire brailler. T'es pas si mal pris que ça ! répond Benito. Et puis, montre-nous donc ce que tu as piqué pour qu'on voie si ça en valait la peine...

Notre ami retire alors le livre qu'il avait dissimulé sous son chandail. C'est un petit album de bandes dessinées qui n'a même pas l'air intéressant. Après l'avoir feuilleté un moment, Ben déclare :

— Je sais ce qu'on va faire. On retourne au stand et on le remet tout simplement à sa place.

— J'ai une meilleure idée, réplique Frisé. Je vais y aller seul. Il n'y a pas de raison que je vous mêle à ça.

— Pas question, nous restons avec toi, répond Benito.

— Réfléchis un peu, Ben. J'aurai beaucoup plus de chance de passer inaperçu si je suis tout seul. À trois, nous risquons de nous faire repérer tout de suite. Attendez cinq minutes après mon départ et rejoignez-moi dans le corridor près de la sortie.

Pour une fois, je suis d'accord avec mon copain Frisé. Je n'ai pas du tout

envie d'être puni à cause de lui. J'aime bien déconner et faire des folies, mais voler, ce n'est pas mon style.

— Frisé a raison. Ça me semble un bon plan. Je vais jeter un coup d'œil afin de vérifier si la voie est libre.

— Attends ! Avant que tu partes, il y a quelque chose que je voudrais savoir, déclare Benito d'un ton grave à l'intention de notre ami.

— Quoi donc ?

— Bien, j'aimerais connaître... le secret de...

— Quel secret ? demande Frisé, impatient.

Ben, incapable de garder son sérieux plus longtemps, éclate de rire et poursuit :

— ... le secret de ton surnom. Pourquoi tout le monde t'appelle Frisé alors que tu as les cheveux raides comme des mines de crayon ? Tu n'as jamais voulu nous le dire.

— Laisse donc faire. J'ai pas le goût de me faire niaiser aujourd'hui.

— Tu nous as impliqués dans une histoire de vol. Tu nous dois bien ça... Et tu iras peut-être en prison. Nous ne nous verrons plus pendant plusieurs années. Allez ! Raconte !

— Ce que tu peux être idiot, Benito Rodriguez, quand tu veux ! Bon d'accord, je veux bien vous expliquer l'origine de mon surnom. Mais ne le racontez à personne. C'est très simple : j'étais en maternelle ou en première année – je ne me rappelle plus – et ma mère était en train de se friser les cheveux. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais je lui ai dit que moi aussi je voulais essayer ça. Alors ma mère m'a frisé les cheveux, que j'avais longs à l'époque.

— C'est tout ? demande Ben, un peu déçu.

— Presque. Le lendemain matin, j'avais la tête bouclée comme un mouton. J'avais beau me peigner pour essayer de me défriser, il n'y avait rien à faire. J'ai dû aller à l'école comme ça. Le pire, c'est que c'était la journée de la photo de classe ! Tout le monde s'est mis à m'appeler « Frisé ». Le surnom m'est resté, même si, bien sûr, mes cheveux ont défrisé peu de temps après. Voilà, vous savez tout maintenant.

— Merci de nous avoir révélé ce secret, ami Frisé, murmure Benito, l'air très sérieux. Tu peux compter sur notre amitié indéfectible. Nous irons te porter des

clémentines et du chocolat lorsque tu seras au cachot. N'est-ce pas, Edmond ?

— Tout à fait ! Et des bananes aussi.

— Vous êtes idiots, les gars ! Bon, il est temps pour moi de déguerpir...

Je lève la tête afin d'essayer de repérer Maude-Stéphanie Trépanier-Comeau parmi la foule autour de nous. Notre cachette est excellente. Coincés que nous sommes entre un muret et une table couverte de livres, personne ne pourra jamais nous trouver. Il faudrait que je me rappelle cet endroit pour la Grande Chasse de l'année prochaine. Mais nous ne pouvons rester cachés ici jusqu'à la fin des temps. Comme l'agente de sécurité n'est nulle part en vue, je donne le signal à Frisé :

— Je crois que tu peux y aller. N'oublie pas la bande dessinée et bonne chance dans ta mission !

— Merci, on se reverra tout à l'heure... Si tout se passe bien.

Sur ces paroles, il décolle comme un lapin et disparaît dans la foule. Je fixe ma montre, bien déterminé à l'imiter dans cinq minutes exactement.

— C'est dans combien de temps le rendez-vous ? demande Benito.

— Dans huit minutes, 38 secondes. C'est un peu juste.... En attendant, je vais faire le guet, au cas où l'agente de sécurité s'aviserait de venir fouiner par ici.

Redressant à nouveau la tête au-dessus de l'étalage de livres, je dois me retenir de pousser un cri. Le gorille est juste là, à côté de nous...

Chapitre 9



Au meurtre !

Je reconnais tout de suite l'énorme colosse que j'ai bousculé tout à l'heure. Même de dos, il est facilement identifiable, avec ses larges épaules, son veston noir et sa calvitie avancée.

Il n'aurait qu'à se tourner pour nous repérer, Benito et moi, recroquevillés derrière la table. Par chance, il semble bien trop occupé à bavarder pour remarquer notre présence. En m'étirant un peu le cou, je réussis à apercevoir la personne à qui il s'adresse. C'est une femme d'une quarantaine d'années, toute petite et très maigre.

Ses cheveux grisonnants sont tressés en une courte natte qui tombe sur sa robe noire. Tout en discutant, elle agite devant son visage ses petites mains osseuses. On dirait une sorcière ou une fée maléfique. Elle forme, avec l'affreux gorille, un duo insolite, c'est le moins qu'on puisse dire. Un sentiment de panique commence à m'envahir lorsque je parviens à saisir des bribes de leur conversation :

— N'empêche, ça m'a fait beaucoup de peine de l'assassiner. Je m'étais attaché à elle, mais je devais le faire. Il n'y avait pas d'autre solution, déclare le colosse.

— Je sais bien. Tu n'avais pas le choix, répond la femme d'une voix éraillée par la cigarette. Quand es-tu passé à l'acte ?

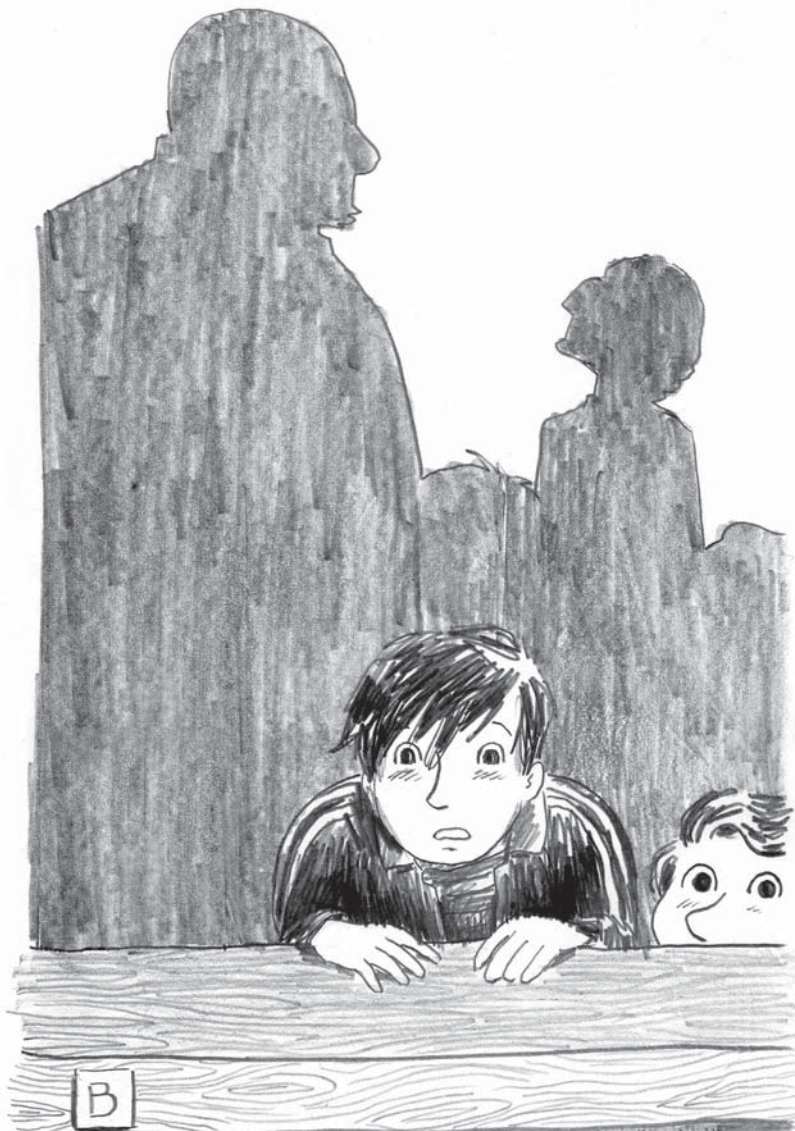
— Après avoir hésité longtemps, j'ai arrêté mon choix sur le jeudi soir, alors que la pauvre dame revenait de sa partie de bridge hebdomadaire.

— Excellente idée, répond la sorcière. Au moins, elle a pu jouer aux cartes une dernière fois.

— Tu sais combien elle appréciait ses soirées entre amies...

— Et ça s'est passé... à quel endroit ?

— Juste devant chez elle, sur le trottoir.



— Il y avait des témoins ?

— Bien sûr que non. Tu me connais...

Benito se tourne vers moi, le visage blême. Les cheveux dressés sur la tête, nous écoutons l'affreux gorille poursuivre son récit :

— Je ne savais pas si je devais la poignarder ou l'abattre avec un revolver mais, après mûre réflexion, j'ai décidé de lui trancher la tête avec une hache bien affûtée. C'est net, précis et ça ne pardonne pas. Seul inconvénient : c'est très salissant, tout ce sang partout...

La sorcière, pour toute réponse, hoche la tête en signe d'approbation. C'en est trop pour nous. Ben et moi sortons de notre cachette en poussant des cris d'effroi. Surpris, les deux larrons sursautent à la vue de ces polichinelles qui jaillissent juste derrière eux. Dans notre hâte à nous enfuir, nous renversons l'étalage de livres qui s'écroule dans un grand fracas. Paniqués, nous filons en piétinant quelques livres au passage. Le gorille, après un bref moment de stupeur, s'élance à notre poursuite :

— Petits garnements ! Attendez que je vous attrape !

Mais nous sommes déjà loin. Je n'ai qu'une idée en tête : mettre la plus grande

distance possible entre ce meurtrier et moi. Je l'imagine sur mes talons, faisant tourner sa grande hache ensanglantée et ça me donne des ailes ! J'ai bien l'intention de garder la tête sur les épaules. C'est la seule que j'ai et j'y tiens. Tout à coup, je sens une main m'attraper par le collet. Croyant ma dernière heure arrivée, je me mets à hurler comme un dément !

Chapitre 10



**Au nom de la loi,
je vous arrête !**

— **A**u secours ! On veut me tuer ! À l'aide !

En me retournant, j'aperçois Maude-Stéphanie Trépanier-Comeau, l'agente de sécurité, qui me retient par le col de chemise.

— Ah ah ! Voici un des voleurs de tout à l'heure !

— Aidez-nous ! Il y a un assassin là-bas ! Il veut nous tuer !

En jetant un coup d'œil autour de moi, je constate que Benito a disparu.

Pas de trace non plus du tueur ou de son assistante.

— Allons, cesse tes balivernes et donne-moi le livre que tu as dérobé, lance l'agente de sécurité.

— Ce n'est pas moi qui ai volé la bande dessinée. Je vous le jure ! C'est un de mes amis et il est allé la rendre !

— Ah bon, vraiment ? Et quel est son nom, à ton ami ? Où peut-on le trouver ?

— Écoutez, mademoiselle Trépanier-Comeau, j'aimerais bien vous aider, mais je n'ai pas le temps ! Il y a un gorille qui me court après. C'est un meurtrier ! C'est lui que vous devriez arrêter !

— Allons, allons ! Arrête tes salades. Tu vas me suivre au bureau de la sécurité pour tirer tout ça au clair.

— Non, non, je suis désolé, mais je n'ai pas le temps ! J'ai un rendez-vous. Mon autobus doit repartir bientôt et je ne veux pas le rater...

— Tut, tut, tut ! Tu m'accompagnes bien sagement. Allez, viens...

Soudain, le tueur apparaît à travers la foule, flanqué de l'affreuse sorcière. Je suis fait comme un rat. Inutile de compter sur mademoiselle Trépanier-Comeau pour me protéger. Elle ne fait pas le poids devant cette armoire à glace et elle n'est

même pas armée. Je dois faire quelque chose et vite. Juste comme les deux comparses arrivent à notre niveau, je réussis, dans un élan désespéré, à me libérer de la poigne de l'agente de sécurité et je file sans demander mon reste. J'ai maintenant à mes trousses, en plus du tueur et de sa complice, Maude-Stéphanie Trépanier-Comeau qui ne semble pas la trouver drôle du tout :

— Au voleur ! Arrêtez-le !

Après une course folle, j'arrive dans l'enceinte où nous avons retrouvé Benito. La salle est presque vide cette fois. Seules quelques rares personnes y prennent place. La grande table, sur l'estrade, est maintenant désertée. Sans prendre le temps de réfléchir, je saute sur la tribune et m'empare du microphone. À cet instant même, Maude-Stéphanie, le gorille et la sorcière pénètrent dans la salle. Affolé, je me mets à crier à tue-tête dans le micro :

— AU MEURTRE ! IL Y A UN TUEUR AU SALON DU LIVRE ! IL VEUT M'ASSASSINER !

Toutes les personnes présentes tournent alors leur regard vers mes poursuivants qui avancent vers moi d'un pas décidé.



Chapitre 11



Je meurs... de honte

Les gens, étonnés, ne savent pas comment réagir devant un tel spectacle. Certains font mine de se lever. D'autres semblent croire qu'il s'agit d'une mise en scène. De son côté, l'agente de sécurité tente de rassurer tout le monde :

— Ne vous inquiétez pas. J'ai la situation bien en main. Il s'agit d'un jeune délinquant que je dois appréhender.

Comme Maude-Stéphanie Trépanier-Comeau, flanquée de ses deux acolytes, marche toujours dans ma direction, je plaide mon innocence avec vigueur :

— C'est faux ! Je ne suis pas un délinquant ! Par contre, le gorille, là, est un meurtrier ! Et la sorcière est son complice !

Un peu décontenancé par la vigueur de mes affirmations, le tueur hésite un peu avant de répondre à la ronde :

— Euh... Mon éditrice et moi sommes ici pour donner un coup de main à cette agente de sécurité. Ce jeune garçon a commis un acte de vandalisme dans notre stand.

— Je ne l'ai pas fait exprès ! J'ai seulement renversé une table en me sauvant. J'étais paniqué après vous avoir entendu raconter comment vous avez tué cette pauvre femme... à coups de hache !

D'abord interloqué, le gorille jette un coup d'œil vers sa comparse avant de laisser échapper un grand rire sonore ! Décidément, c'est un malade, ce gars-là, un psychopathe ou quelque chose comme ça. Il s'adresse à moi avec un grand sourire qui le rend plus effrayant encore :

— Tu n'as rien à craindre de moi, jeune homme. N'aie pas peur. Alors, comme ça tu crois que je suis un meurtrier ? Eh bien, tu as raison. Je suis un assassin. J'ai tué Iphigénie même si je l'aimais beaucoup... En fait, elle était un de mes

personnages préférés. Car je suis écrivain, tu sais...

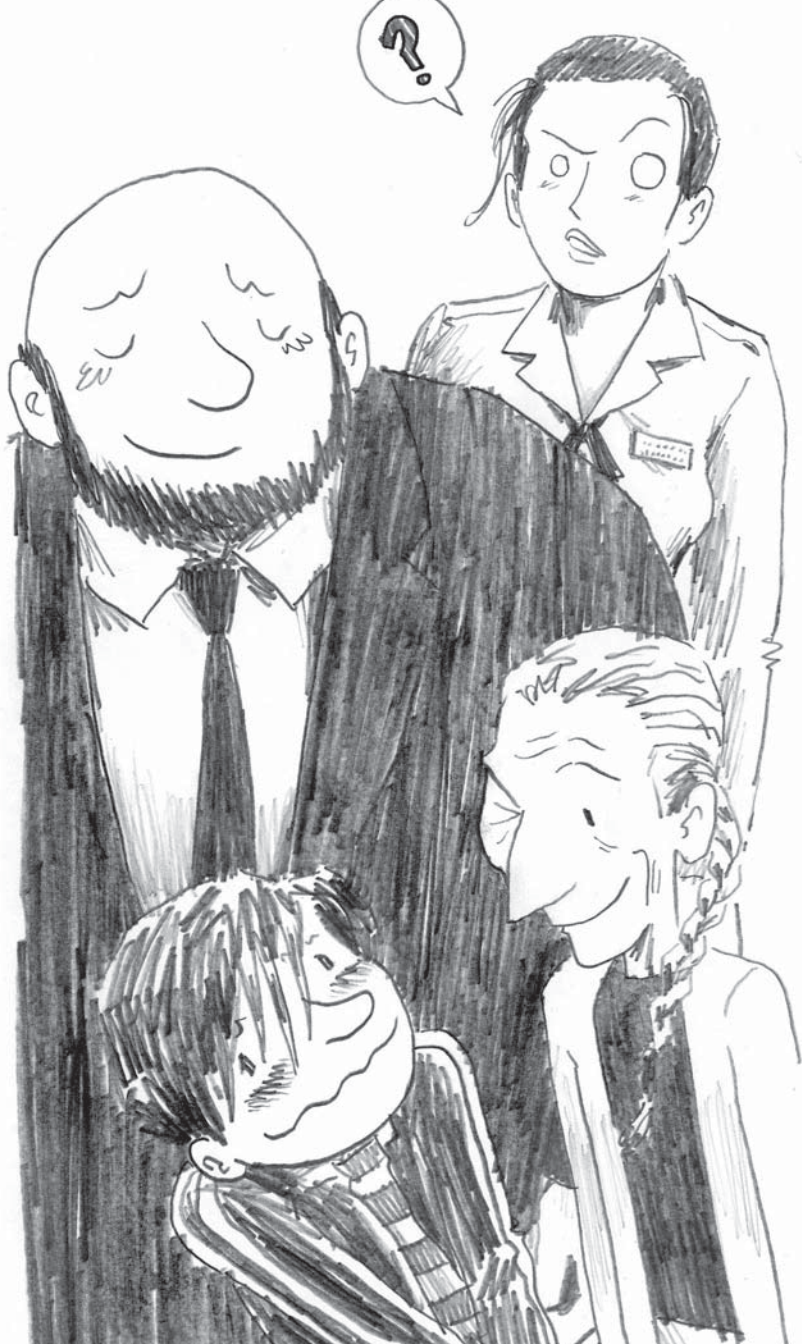
Je ne suis pas certain de comprendre. L'air perplexe, je fixe le colosse qui continue :

— Eh oui, tout à l'heure, lorsque tu as surpris ma conversation, je racontais à mon éditrice que j'avais dû me résigner à « tuer » un de mes personnages dans mon dernier roman. Et toi, tu as cru que j'avais assassiné quelqu'un pour de vrai ! C'est trop drôle !

La sorcière – ou plutôt l'éditrice – pouffe de rire elle aussi tandis que Maude-Stéphanie Trépanier-Comeau affiche un air complètement dépassé par les événements. Quant à moi, je voudrais disparaître six pieds sous terre. Je suis le dernier des imbéciles !

— Tiens, je te présente Madeleine, mon éditrice. Elle a un sens littéraire infaillible et je peux lui confier toutes mes angoisses d'écrivain. Elle trouve toujours un bon mot pour m'encourager. Sois sans crainte. Elle ne sera jamais la complice d'un meurtre.

— Euh... Excusez-moi, Madame, de vous avoir traité de... vous savez quoi, tout à l'heure.



— Oh, mais tu avais tout à fait raison. Je suis une sorcière... mais une gentille sorcière, dit-elle en me faisant un clin d'œil.

Je crois que je vais mourir de honte. Je prends quand même mon courage à deux mains et je m'adresse à l'écrivain :

— Et à vous aussi, monsieur, je voudrais présenter mes excuses. Je m'en veux de vous avoir accusé à tort. Je suis le pire idiot de la Terre !

— Ce n'est pas grave, allons ! À ta place, j'aurais eu la même réaction. Comment aurais-tu pu deviner qu'un auteur pourrait éprouver des remords après avoir fait mourir un de ses personnages ? C'est débile !

— Je n'ai pas dit ça...

— Mais ce que tu ignores, c'est que ce n'était pas un personnage ordinaire. C'était Iphigénie ! Après trois romans avec cette femme hors du commun, elle était devenue comme ma propre fille, même si elle avait atteint l'âge respectable de soixante-seize ans. C'est moi qui lui ai donné la vie et là, je devais la lui retirer. Pauvre Iphigénie...

Ça fait bizarre de voir un colosse comme lui avec les larmes aux yeux. Je ne

sais plus quoi dire. Constatant le malaise, l'éditrice intervient :

— Tu sais, les écrivains mettent tout leur cœur dans ce qu'ils écrivent. Il ne faut pas s'étonner que leurs personnages deviennent presque réels pour eux... et pour les lecteurs aussi. Je reçois des tas de commentaires de lecteurs qui sont attristés par la mort d'Iphigénie.

— Mais je devais le faire ! se défend l'écrivain, revenant à la charge. C'était son destin de mourir, pour que s'accomplisse le récit ! Tiens, jeune homme, je te l'offre, mon roman, pour m'excuser de la frayeur que je t'ai causée bien involontairement. Tu aimes la lecture, au moins ?

— Euh... Je...

Sans attendre ma réponse, l'écrivain tire de son veston un livre de poche et un stylo.

— Tu vas aimer ça, j'en suis certain. C'est l'histoire d'un détective un peu bizarre qui mène une enquête sur un meurtre sordide. Il y a beaucoup d'humour... noir, bien sûr. Et un peu de sang aussi. Attends, je vais te le dédicacer. Quel est ton nom ?

— Edmond...

Après avoir griffonné quelque chose, l'écrivain me tend le livre. La couverture

est très jolie : il s'agit d'un homme à l'allure sinistre qui monte un escalier de secours, avec la pleine lune qui éclaire la scène d'une belle lumière argentée. Au-dessus de l'illustration, il est écrit : Conrad Marchildon, *La folle du logis d'en haut*. Sur la couverture arrière, il y a le résumé du livre ainsi qu'une photo de l'auteur. Pas de doute, c'est bien le « gorille » qui a écrit ce roman. Je lève les yeux vers lui.

— Merci beaucoup, monsieur. Il a l'air bien intéressant votre roman. Je croyais que les livres ne racontaient que des histoires de filles.

— Oh, mais les filles aussi aiment mes histoires, tu sais...

L'agente de sécurité, qui était restée bouche bée durant tout ce temps, choisit cet instant pour intervenir :

— Je trouve votre geste très généreux, monsieur Marchildon, surtout que ce jeune homme a causé du grabuge à votre stand.

— Oh, mais ce n'est rien. C'est un malentendu. Tout est oublié, maintenant...

— D'accord, mais ce jeune homme a également...

Maude-Stéphanie n'a pas le temps d'achever sa phrase car, à ce moment précis apparaît Sophie-Soleil, l'air très fâché :

— C'est ici que tu te caches, Edmond ? Ça fait une demi-heure que je te cherche. Nous devrions être partis depuis longtemps. Le chauffeur d'autobus n'est pas de bonne humeur ! Et moi non plus !

Chapitre 12



Sophie-Soleil et les écrivains

Le rendez-vous ! Avec toutes ces émotions, je l'avais oublié ! Pour tenter de faire diversion, je lance, à l'intention de mon professeur :

— Bonjour Sophie-Soleil, je te présente monsieur Conrad Marchildon, écrivain...

Le visage de mon prof s'illumine d'un coup en entendant ce nom. Toute souriante, Sophie-Soleil tend la main à l'auteur.

— Quel plaisir de vous rencontrer, monsieur Marchildon ! J'adore vos romans ! J'ai particulièrement apprécié votre dernier livre : *Mon avenir est derrière moi* que j'ai lu d'une traite en une seule nuit. Je ne pouvais pas fermer l'œil avant de le terminer. C'était passionnant !

— Il s'agit d'un excellent bouquin, en effet, mais ce n'est pas moi qui l'ai écrit...

— Ah bon ? En tout cas, je suis absolument certaine d'avoir lu un de vos livres. Je ne me souviens plus du titre mais j'avais adoré ça...

— Tant mieux, tant mieux... Bon, maintenant, vous comprendrez que nous devons retourner à notre stand.

— Mais bien sûr, vos lecteurs vous attendent. Ne les faites pas patienter plus longtemps. Au revoir, monsieur Marchildon... et continuez d'écrire de si bons romans !

Après nous avoir salués, l'écrivain est reparti d'un pas lourd, aux côtés de son éditrice. Je ne savais pas qu'un auteur pouvait être aussi costaud. J'aurais plutôt imaginé ce gaillard dans un ring de boxe ou un chantier de construction. Comme dit mon père, les apparences sont souvent trompeuses. J'en ai eu la preuve aujourd'hui. Mais je n'ai pas le loisir de

réfléchir longtemps à tout ça car, à ce moment, l'agente de sécurité décide de reprendre le contrôle de la situation :

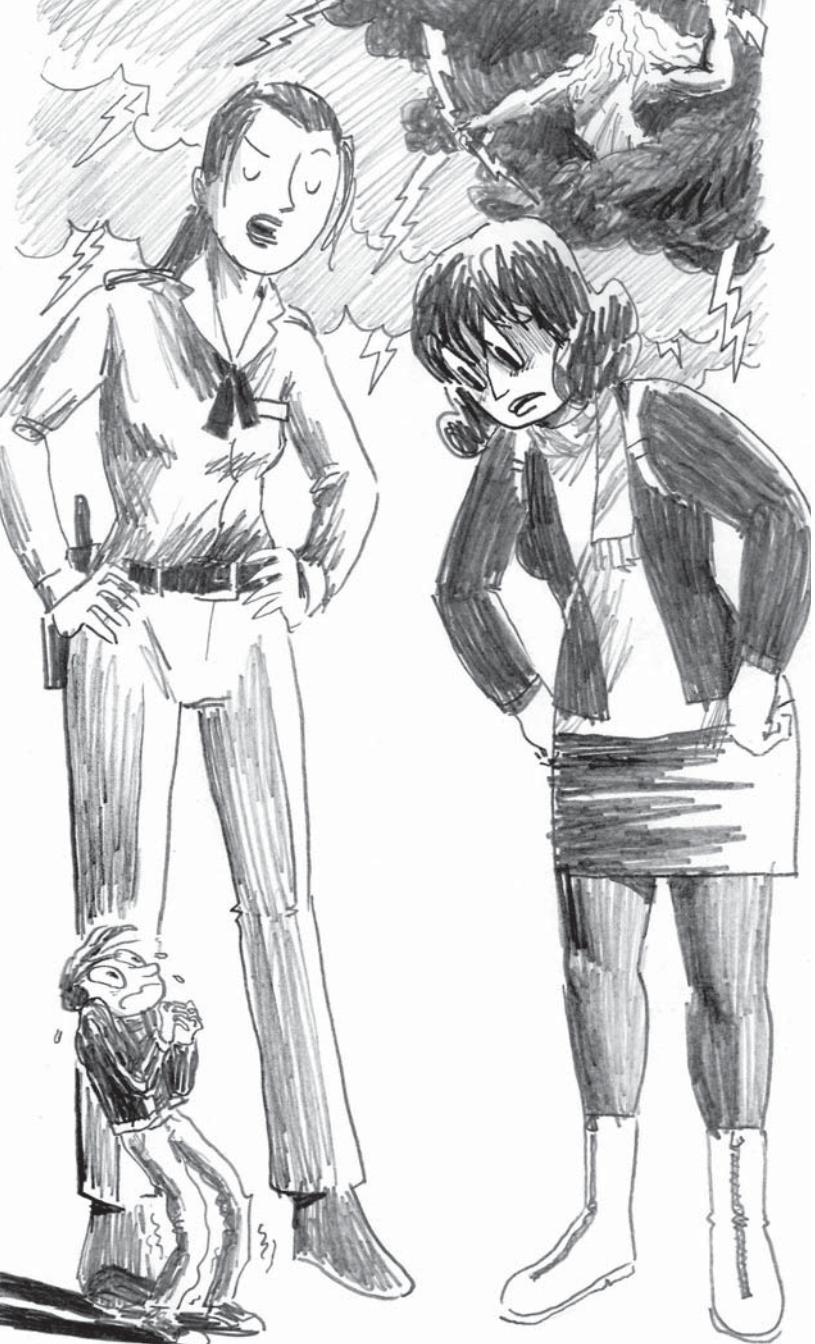
— Si j'ai bien compris, madame, vous êtes responsable de ce garçon ?

— Oui, je suis son enseignante. Quelle bêtise a-t-il encore faite ?

L'agente de sécurité se met alors à raconter en long et en large ce qui s'est passé, de l'incident dans les toilettes des filles jusqu'au vol de l'album de bandes dessinées. Sophie-Soleil l'écoute avec de grands yeux écarquillés. Je ne suis pas mieux que mort. Je n'aime pas dénoncer mes copains, mais je ne tiens pas à être puni injustement non plus. Alors j'explique que c'est Frisé qui a... emprunté la bande dessinée. Je rajoute aussitôt qu'il regrettait son geste et qu'il est allé remettre l'album où il l'avait pris.

Après une brève discussion, l'agente de sécurité décide d'aller vérifier tout cela auprès de Frisé. Nous partons donc tous les trois pour notre lieu de rendez-vous. En chemin, afin de détendre un peu l'atmosphère, je demande à Sophie-Soleil :

— Et l'écrivain français, comment il était ?



— Nous avons été très déçues. La file était interminable. Après une bonne heure d'attente, quand nous sommes finalement parvenues devant lui, nous avons eu tout un choc en le voyant. Il paraissait *beaucoup* plus vieux que sur la photo présentée à l'arrière de son roman. Cela ne m'étonnerait pas que cette photographie ait été prise il y a une vingtaine d'années au moins. En plus, le bonhomme est très prétentieux.

— Comment ça ?

— Imagine-toi qu'il a refusé de dédicacer mon livre !

— Pourquoi donc ?

— Eh bien, j'ai laissé son roman à la maison ce matin. Je suis partie trop vite et j'ai oublié de l'apporter. Comme je l'avais déjà lu, je n'allais tout de même pas en acheter un autre exemplaire !

— Alors, qu'as-tu fait ?

— Je lui ai demandé d'autographier un autre livre que je venais de me procurer. Il n'a pas voulu le faire, sous prétexte que ce n'était pas lui qui l'avait écrit ! Franchement ! Qu'est-ce que ça change pour lui de signer dans un livre ou dans un autre ? Ce n'est pas parce que *monsieur* a écrit un bouquin qu'il doit se prendre pour le nombril du monde...

Je n'ose pas dire à mon professeur qu'elle exagère. Bien sûr, ça ne se fait pas de demander à un écrivain de signer le livre d'un autre. Mais je crois que le moment est mal choisi pour lui faire part de mon opinion.

Chapitre 13



La dédicace

Arrivés à l'endroit du rendez-vous, je sens des dizaines de paires d'yeux braqués sur moi. Mes copains Frisé et Benito sont parmi le groupe et me dévisagent, eux aussi. L'air penaud, ils suivent Sophie-Soleil et l'agente de sécurité un peu à l'écart.

La discussion a l'air d'être très animée. De temps en temps, Sophie-Soleil jette un coup d'œil dans ma direction, ce qui ne me rassure guère. Après un bout de temps, mon prof me fait signe de venir les rejoindre. Mes deux compagnons ont

l'air encore plus misérable que tout à l'heure. Je ne dois pas avoir très bonne mine, moi non plus.

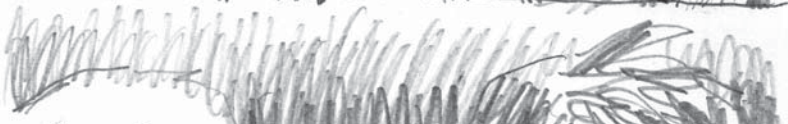
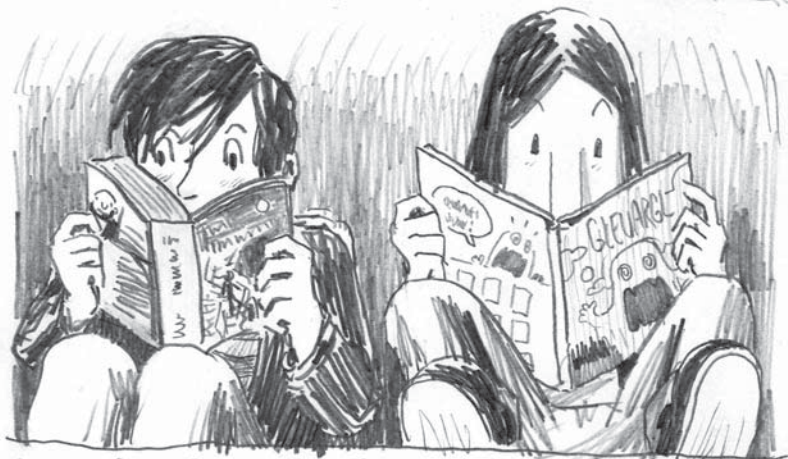
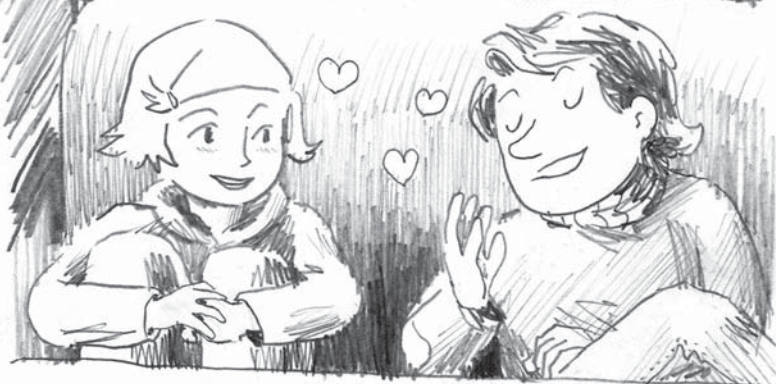
— Bon, j'ai promis à mademoiselle Trépanier-Comeau que j'allais m'occuper de vous dès notre retour à l'école, nous lance Sophie-Soleil. Et soyez certains que vous n'y échapperez pas après tout ce que vous avez fait. Compris ?

— Compris, répondons-nous en chœur.

— L'agente de sécurité, de son côté, va vérifier avec le marchand de bandes dessinées si tout est en ordre. Si ce n'est pas le cas, elle me téléphonera et ça va aller très mal pour vous.

— Pas de problème, Sophie-Soleil, répond alors Frisé d'une voix mal assurée.

Au retour, le voyage est beaucoup plus calme. C'est tout un contraste avec tout à l'heure. Peut-être est-ce parce que tout le monde est fatigué... N'empêche, il se passe des choses bizarres durant le trajet. Frisé qui, d'habitude ne tient pas en place deux secondes, est absorbé par la lecture d'une bande dessinée. En effet, je lui ai prêté mon album et il semble s'en régaler. Ça ne me tentait pas de le lire tout de suite. Ben, de son côté, agit en véritable traître... Il est assis avec Mélo-



die à l'arrière de l'autobus ! En plus, ils ont l'air de s'amuser beaucoup. Mais ça ne me dérange pas vraiment. J'ai autre chose à faire que de surveiller mes copains, quelque chose de beaucoup plus intéressant...

Le chauffeur d'autobus, de son côté, est convaincu qu'il ne s'agit pas des mêmes élèves que lors du trajet de cet avant-midi. Il est tellement de bonne humeur qu'il se met à chanter. Ça m'agace un peu parce qu'il me dérange dans ma lecture. Eh oui, je suis en train de lire *La folle du logis d'en haut*, le roman que m'a si gentiment offert monsieur Marchildon. Je l'ai d'abord ouvert par curiosité. Ensuite j'ai commencé à lire un premier mot, puis un autre, puis encore un autre. Sans faire beaucoup d'effort, j'avais lu tout un paragraphe et j'avais tout compris ! On aurait dit que quelque chose venait de débloquer dans ma tête. Ce n'était pas plus difficile que de lire une bande dessinée. Et les images, je les imaginais à mesure ! Sans m'en apercevoir, j'étais entièrement plongé dans l'histoire. Après un moment, il m'était impossible d'arrêter tellement c'était palpitant !

Arrivé à la fin du premier chapitre, j'arrête ma lecture un moment. Je n'en

reviens pas. Je suis en train de lire mon premier livre ! Monsieur Marchildon est vraiment un excellent écrivain. Je jette de nouveau un coup d'œil à la dédicace qu'il m'a laissée. Je ne me lasse pas de la relire :

« Pour Edmond, un garçon à l'imagination si fertile qu'il pourrait écrire des romans ! »

David Brodeur



J'ai eu l'idée de ce roman lorsqu'un de mes amis m'a raconté une intrigante anecdote familiale. Mon ami avait été très surpris de constater la joie de son fiston la veille d'une sortie scolaire au Salon du livre.

Il avait été étonné parce que son garçon ne s'intéressait pas du tout aux livres. En fait, son fils détestait lire. Pourquoi était-il si heureux d'aller au Salon du livre dans ce cas ?

J'ai imaginé cette histoire afin de tenter de répondre à cette question. Je voulais aussi, avec ce roman, préparer les jeunes lecteurs à une visite au Salon du livre en les initiant aux différentes étapes de la publication d'un livre.

Qui sait ? Peut-être que le fils de mon ami, après avoir lu le roman, aura le goût de retourner au Salon du livre, mais pour les bonnes raisons, cette fois...

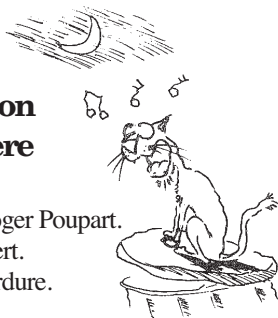
Jimmy Beaulieu



Jimmy Beaulieu est né à l'Île d'Orléans (Québec) en 1974 et demeure à Montréal depuis 1998.

Ardent défenseur de la bande dessinée, il en a fait presque tous les métiers : éditeur (Mécanique générale), libraire (Librairies Pantoute, Fichtre !), critique (Radio-Canada), commissaire d'expositions, conférencier, traducteur (*Clumsy*, de Jeffrey Brown, et adaptation des dialogues de *Magasin général*, de Loisel & Tripp, en québécois), professeur (Cégep du Vieux-Montréal), mercenaire du dessin (La courte échelle, Stanké, Soulières éditeur) et bien entendu : auteur de bandes dessinées : *Le moral des troupes*, *Ma voisine en maillot*, *Quelques pelures....*

Dans la collection Chat de gouttière



1. *La saison de basket de Fred*, de Roger Poupart.
2. *La loutre blanche*, de Julien Lambert.
3. *Méchant samedi !*, de Daniel Laverdure.
4. *Swampou*, de Gérald Gagnon.
5. *Zapper ou ne pas zapper*, d'Henriette Major.
6. *Un chien dans un jeu de quilles*, de Carole Tremblay.
Prix Boomerang 2002.
7. *Petit Gros et Grand Chapeau*, de Luc Pouliot.
8. *Lia et le secret des choses*, de Danielle Simard.
9. *Les 111 existoires d'Augustine Chesterfield*, de Chantal Landry.
10. *Zak, le fantôme*, de Alain M. Bergeron, Prix Hackmatack 2004.
11. *Le nul et la chipie*, de François Barcelo. Lauréat du Prix TD 2005.
12. *La course contre le monstre*, de Luc Pouliot.
13. *L'atlas mystérieux*, tome 1, de Diane Bergeron.
Finaliste au Prix Hackmatack 2005 et 2^e position au Palmarès de Communication-Jeunesse 2005.
14. *L'atlas perdu*, tome 2, de Diane Bergeron. Finaliste au Prix Hackmatack 2006
15. *L'atlas détraqué*, tome 3, de Diane Bergeron.
16. *La pluie rouge* et trois autres nouvelles, de Daniel Sernine, Louis Émond et Jean-Louis Trudel.
17. *Princesse à enlever*, de Pierre-Luc Lafrance.
18. *La mèche blanche*, de Camille Bouchard. Finaliste au Prix littéraire de la ville de Québec 2006.
19. *Le monstre de la Côte-Nord*, de Camille Bouchard.
20. *La fugue de Hughes*, de Carole Tremblay.
21. *Les dents du fleuve*, de Luc Pouliot.
22. *Tout un programme*, de Daniel Laverdure.
23. *L'étrange monsieur Singh*, de Camille Bouchard.

24. *La fatigante et le fainéant*, de François Barcelo,
Grand Prix du livre de la Montérégie – Prix du jury
2007.
25. *Les vampires des montanges*, de Camille Bouchard.
26. *Pacte de vengeance*, de Camille Bouchard.
27. *Meurtre au Salon du livre*, de David Brodeur.



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva environ 100 % recyclé, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo et fait à partir d'énergie biogaz.

Achévé d'imprimer
sur les presses de Marquis Imprimeur
en août 2007